

La " Bonne souffrance "

DE M. COPPEE

II

(Suite)

Il faut se borner. Les œuvres de M. Coppée, même les œuvres profanes, sont animées de figures chrétiennes ; les pensées chrétiennes y foisonnent comme des fleurs spontanées. Partout le poète glorifie la charité, qui est la reine des vertus chrétiennes ; selon lui, le plus beau geste — n'en dépiaise à Laurent Tailhade, un poète, hélas ! — c'est d' " ouvrir la main toute grande ". Et il ouvre tout grand son bon cœur à toute souffrance ; et c'est, je crois, par là qu'il a gagné tant de braves lecteurs et lectrices de France et de Navarre, qui aiment à lire même des vers, dès là que ces vers ne sont point de marbre, et qu'à travers les rimes il y pleut une légère rosée de larmes. Le François, quoique né malin, ne refuse point d'être ému et de compatir. Or, M. Coppée est avant tout le poète qui sait compatir. Ne pouvant, ainsi que sa petite fée *Bleurette*, semer des fleurs sur tous les sentiers ; ni comme l'Enfant-Jésus de son *Conte de Noël*, changer une étoile en louis d'or pour calmer les angoisses d'un petit pauvre, il peut au moins donner et suggérer des larmes ; il le veut, il le fait, sachant bien

Que l'eau d'une larme est un prisme
Qui transfigure l'univers.

(Les Larmes.)

Sa compassion, qui part d'un si bon naturel, se fourvoie de temps en temps sur la route. Mais elle est pénétrante, quand elle rencontre les *Humbles* ; c'est-à-dire les résignés. Richepin a chanté les *Gueux* ; feu Hugo dépensa le surplus de son génie à réhabiliter les galériens. Les galériens et les gueux n'ont rien à voir avec les *humbles*, les petites gens qui gagnent peu, qui travaillent beaucoup, qui ne désirent guère, qui portent leur sort — ou leur croix — doucement, sans plaintes ni colères. Les *Humbles* vivent sans bruit ; ils souffrent ; ils se taisent, ils s'entr'aident en frères ; mais non comme les déplorables *frères* de la Loge et des lugubres cantons où fleurit l'acacia. Je ne connais chez M. Coppée qu'un seul anarchiste, c'est-à-dire un gueux révolté, un ivrogne exaspéré par l'absinthe, les clubs et l'envie ; mais finalement, l'auteur du *Coup de tampon* a pitié de cette brute ; il l'adoucit, il

l'apprivoise ; il lui remet au cœur un peu de sens chrétien ; tant et si bien que

Marc l'anarchiste est mort pour sauver des bourgeois.

J'ai donc le droit de me répéter, et de dire : M. Coppée frôlait de si près le christianisme par le souvenir, l'imagination et le sentiment, qu'en s'avançant d'un pas de plus, par l'humilité, — lui, poète des humbles — par la prière et la "bonne souffrance", il allait franchir le seuil de l'Eglise. Il l'a franchi. Et, se retournant du haut des marches, il peut encourager ses amis, en leur disant ces quelques phrases, cueillies de-ci et de-là aux premières pages de son nouveau livre :

Je crois qu'un peu de foi chrétienne sommeilla toujours au fond de mon cœur.

Jamais je n'ai jeté un cri de révolte.

Cette conversion, je dois l'attribuer à la grâce divine.

J'étais parfois tourmenté, comme tout homme qui pense, par l'effrayant mystère qui nous environne.

J'ai toujours eu le besoin de Dieu.

Il y avait en moi un fonds de chrétien, car je faisais souvent, par la pensée, une sorte d'acte de contrition ; et il y avait aussi un fonds de catholique, car toute mort m'apparaissait épouvantable, qui n'était pas précédée d'un aveu et d'un pardon.

III

L'aveu s'est fait ; le pardon est venu. Sur les images à demi effacées, mais toujours visibles du temple, la lumière d'en haut a éclaté ; les images ont repris couleur et vie. Et c'est le grand bienfait de l'éducation chrétienne, que cette empreinte indélébile des premières et des plus pures années. Elle réapparaît et se ranime, sitôt que Dieu se montre, ou qu'il déchire l'âme pour y rentrer.

Aussi combien sont-ils coupables, ceux-là qui empêchent Dieu de descendre dans les âmes d'enfants, par les sacrements, la prière, la doctrine, l'Evangile. Ils en arrachent d'avance la vie, le courage, toute vertu, tout souvenir pur, et cette salulaire inquiétude qui ramène à leur vrai père les fils égarés et prodigues. Dans ces pauvres petites âmes, il ne reste plus une image sainte, pas même celle du crucifix ; et l'on y cherche vainement une ouverture du côté du ciel.

Dans l'un des articles de la *Bonne souffrance*, intitulé *Souvenir filial*, M. Coppée bénit sa mère qui lui apprit à prier, en lui apprenant à lire dans une *Vie* de saint : " C'est, dit-il, en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. — (P. 124.) Et dans un autre article : *L'Enfance et la prière*, il fêtrit la sacrilège et imbécile entreprise des malfaiteurs au pouvoir, " presque tous francs-maçons connaissant l'*acacia*", qui font " la chasse au catéchisme dans les pupitres des écoliers, comme s'il s'agissait d'un livre obscène " (p. 241) ; et qui ont supprimé le crucifix du matériel scolaire, pour le remplacer par " le tableau des poids et

mesures ; — objet assez superflu, entre nous soit dit, la plupart des petits faubouriens étant destinés à ne connaître que trop tôt et trop bien ce que c'est qu'un litre". (P. 239.)

Les secousses de l'existence ne réveillent rien dans ces âmes, parce que rien n'y sommeille. Il n'en va pas ainsi des chrétiens, même faibles, oublieux et ingrats, que les révoltes de l'esprit ou des sens, ou encore les joies, le bonheur, le succès, que sais-je ? la gloire peut-être, ou ce qu'on est convenu d'appeler ainsi, ont emportés loin de l'Eglise :

L'homme qui, dans son enfance, sut prier, ne l'oubliera jamais... Vienne la grande douleur, la profonde détresse—physique ou morale. Oh ! comme il se rappellera tout de suite l'heure si lointaine où, agenouillé dans son berceau, il sentait, près de sa joue, la chaleur du visage de sa mère qui lui enseignait le *Pater* et l'*Ave*. Et, presque toujours, alors, il s'écroulera sur lui-même, se voilera la face de ses mains, et poussera ce cri, qui sort naturellement du fond de l'homme : " Mon Dieu, ayez pitié de moi ! " (P. 244-245.)

C'a été le cas de l'heureux auteur de la *Bonne souffrance* ; et les deux cent soixante pages de ce petit volume ne racontent pas autre chose que cette odyssee vers Dieu. Ces pages, nous invitons tout le monde à les lire ou relire : ce sera plus court que d'en feuilleter ici un abrégé où nous entasserions des moralités utiles mais lourdes. Néanmoins, on pourrait, ce semble, à l'usage de ceux qui osent réfléchir, faire une philosophie de ces dix-huit chapitres alertes. En suivant de près M. Coppée, historien de son âme ; en montrant comment cette âme évolue, comment elle revient par étapes et remonte par échelons ; en indiquant les jalons du retour qui sont les titres ou les sujets des chapitres, on aurait quelque chose comme un traité pratique du retour à Dieu ; et tout ensemble une allégorie vivante, plus claire que celle de Dante perdu *nel mezzo del cammin di nostra vita*.

Essayons, en courant sur les sommets. Le premier pas, c'est la *nostalgie* de l'âme ; le mot lui-même se trouve tout au début du premier article : *Cloches et lilas*. C'est le matin de Pâques, les cloches sonnent et les lilas fleurissent, comme les cloches sonnaient, comme les lilas secouaient leurs grappes violettes, voilà cinquante ans. Le "souffle du passé" caresse et inquiète l'âme qui se souvient ; puis il la relève vers de douces espérances : " Oh ! comme il a honte, à présent, le promeneur pensif, de son chagrin égoïste et mauvais de tout à l'heure ! Qu'importe qu'il vieillisse et que le renouveau lui verse de moins en moins la force ? Eprounez-vous, lilas d'avril ! Sonnez à toutes volées, cloches des *Alléluias* ! " (P. 32.)

Mais, juste après ce premier vol de l'âme, la douleur fond sur elle, l'abat, l'enchaîne, lui casse les ailes et l'oblige à se replier sur elle-même ; elle s'accroche alors à des souvenirs plus intimes, qui, Dieu aidant, bercent la souffrance et l'endorment sous le regard de Notre Père qui est aux cieux ; c'est la finale du second chapitre : *le Pain cher* : l'âme prie :

Panem nostrum quotidianum ! Je l'ai répétée bien des fois, tous ces jours-ci, la belle prière ; car, au cours de ma longue ma-

lady, je suis revenu à la " vieille chanson ", comme dit M. Jaurès ; et non seulement elle berce avec une douceur infinie celui qui souffre, mais elle lui donne aussi le courage et l'espérance. Tout est contenu dans cet admirable *Pater*. (P. 59.)

La pensée a refléuri vers les hauteurs ; il y fait clair aux rayons de la foi ; tout lui parle de Dieu ; elle l'aperçoit dans toutes ses œuvres. Toutes les créatures lui chantent la gloire du créateur ; en bas, le fleuve qui marche vers l'océan, où il retrouvera la pureté ; en haut, le nuage, au delà duquel luit l'éternelle lumière. De là, nécessité d'être pur, comme les flots de l'océan, comme les rayons du soleil, " ombre de Dieu " :

Rester pur en ce monde ; c'est l'impossible et désespérant effort ; le redevenir dans une vie nouvelle, quel idéal, quelle sublime espérance ! Ce fleuve, que la mer qui descend aspire avec de profonds râles, se purifiera dans le sel de l'immense Océan. Pauvre âme, flétrie par l'existence et profondément troublée au seuil du grand mystère, tu oses rêver, toi aussi, d'innocence immortelle !... (P. 73.)

Plus haut, mon âme ! Toujours plus haut ! Au-dessus de tout ce que nous voyons du ciel ! Quel souvenir ai-je évoqué tout à l'heure ? Sur la montagne, je ne montais que vers le soleil. Aujourd'hui, je m'élève vers une clarté incomparablement plus éblouissante ; car, selon la belle parole de Michel-Ange, le soleil n'est que l'ombre de Dieu. (P. 114.)

Un spectacle plus beau encore, et qui mène plus droit à Dieu : c'est celui de l'Eglise divine, de ses fêtes, des sacrifices qu'elle inspire aux nobles âmes, des consolations qu'elle nous offre par les mains si doucement puissantes de Marie, mère de Jésus, mère des âmes, reine des Apôtres. Tout cela est rappelé dans les délicieuses pages de *Missionnaires*, et dans l'émouvant récit des adieux, tels qu'ils se font chez les frères des Martyrs, à la rue du Bac :

Dans un angle du jardin, l'image de la Vierge se dressait, radieuse parmi les gouttes d'or de nombreux cierges. Devant elle, les dix " Partants " étaient en prières... Ils chantaient, agenouillés, les suaves litanies, et l'assistance, debout, répondait en chœur les *Ora pro nobis*. Mais quand ils invoquèrent la Reine des Apôtres, la Reine des Martyrs, la Reine des Confesseurs, tous tombèrent à genoux dans les feuilles mortes ; et je sentis alors passer sur cette foule et dans mon cœur un frisson sacré... (P. 97-98.)

Mais jusque-là, les émotions arrivent des spectacles du dehors ; il faut, pour sauver l'âme, non seulement l'élever et la purifier, mais la détacher de tout ce qui passe : il faut des émotions qui la secouent jusqu'aux fibres. Elle les éprouve dans ces deux méditations : *Adieux à une maison* et *les Cendres*. Cette maison où l'on a laissé quelque chose de son cœur, elle n'est plus à nous et nous ne la reverrons plus ; préparons-nous à des séparations plus déchirantes : *Linquenda tellus et domus*... Que M. Jules Lemaître me pardonne ; c'est du latin, c'est de l'Horace :

mais Horace parle de la mort comme la raison, la foi, l'Écriture divine. La Mort, c'est d'elle qu'il s'agit, dans l'article *les Cendres* ; où le poète chrétien évoque les images, si éloquentes pour nos aïeux, des danses macabres. Et il rêve d'une danse macabre toute moderne, à placarder sur les murs de Paris ; où l'on verrait marcher, à la suite de la Mort qui les entraîne, les rois de l'or, les déplorables maîtres que nous fait le hasard et le suffrage ; puis, " un académicien en habit brodé de palmes vertes, armé de son glaive inoffensif et portant sous son bras ses œuvres complètes en plusieurs tomes." (P. 216.)—Néant de la richesse, néant du pouvoir, néant de l'immortalité décernée à ceux qui vont mourir, et dont les œuvres, comme celles de tous les mortels, seront jugées par le " Maître éternel qui, au fond du mystère infini, règne sur une poussière de mondes et sur une cendre de soleils ".

VICTOR DELAPORTE, S. J.

(A suivre)

L'ÉDUCATION ET LES MISSIONS A MADAGASCAR

Le R. P. Piolet, de la Compagnie de Jésus, ancien missionnaire à Madagascar, a fait, l'hiver dernier, à la Sorbonne, sous les auspices de l'*Union coloniale française*, une série de conférences sur Madagascar. Les pages suivantes ont été par lui publiées dans la *Quinzaine* de Paris. Nous les reproduisons *in-extenso*, car nous croyons que vu les difficultés qui se sont récemment élevées à Madagascar entre protestants et catholiques, il importe que nos lecteurs soient au courant aussi bien des actes des protestants que de ceux des catholiques de la grande île africaine.

Au moment de traiter ce sujet difficile et délicat, je voudrais pour un instant n'avoir pas l'habit que j'ai l'honneur de porter, je voudrais cesser d'être le frère des Missionnaires catholiques de là-bas, pour devenir un simple voyageur, qui raconterait ce qu'il a vu et ce qu'il a étudié, contre l'affirmation duquel vous n'auriez aucune défiance d'aucune sorte.

Je me suis même demandé si je traiterais ce sujet, et, dans mon hésitation, j'ai pris conseil de ceux qui m'ont fait l'honneur de me conférer la chaire où j'ai porté ces enseignements. "Dois-je parler des Missions ?" ai-je demandé à M. Chailley-Bert et à un de ses collaborateurs.—"Sans aucun doute, m'ont-ils répondu. On serait surpris de votre silence si vous n'en parliez pas, et vous seriez incomplet."

Donc, j'en parlerai, et d'elles comme de tout le reste, avec indépendance et impartialité, n'ayant en vue qu'une seule chose : l'amour et la recherche de la vérité.

L'histoire des Missions et des Ecoles à Madagascar—car ces deux sujets sont tellement unis qu'ils n'en forment qu'un seul—se divise naturellement en deux parties, que sépare notre prise de possession du pays, en octobre 1895.

Parlons successivement de ces deux parties.

I

LES ÉCOLES ET LES MISSIONS JUSQU'EN 1895

Je ne parlerai pas ici des anciennes Missions catholiques d'avant le XIXe siècle ; je ne parlerai pas non plus de divers essais tentés chez les Sakalaves, soit par les protestants, soit par les catholiques et qui ont toujours été infructueux. Il en a été de même chez les Bara, d'où les Missionnaires luthériens ont été toujours repoussés, et où les catholiques n'ont pu encore rien tenter ; de même aussi chez les tribus sauvages du Sud-Ouest, chez les Antanosy, les Antaimoro, les Betsimisaraka (Tamatave excepté), les Antankara, et les Antanala, au moins ceux d'I-kongo.

Nous ne parlerons donc ici que du plateau central proprement dit, principalement des Hova et des Betsileo.

Quatre Eglises protestantes se sont successivement établies à Madagascar : les Indépendants, les Anglicans, les Quakers et les Luthériens de Norvège et d'Amérique.

1o Les Indépendants.

Les premiers en date sont les Indépendants anglais, secte particulière et assez puissante, parmi celles que l'on nomme les "*dissenters*" ou dissidents.

Rattachés par leur doctrine à la nombreuse famille des Méthodistes, ils rejettent comme eux toute hiérarchie et n'admettent guère que l'Écriture sainte, la Prédication, quelques hymnes, et, en fait de sacrements, le Baptême et la Cène. Ils se recrutent surtout dans les classes inférieures et leurs ministres ne reçoivent guère aucune formation spéciale ; mais ils sont fortement organisés, et constituent plutôt un parti politique qu'une secte religieuse.

Leur premier missionnaire à Madagascar fut le Rev. Jones, monté à Tananarive avec Hastie, l'ambassadeur de sir Robert Farquhar, sous Radama Ier, en 1820. Il se fit accepter surtout comme imprimeur et comme instituteur de la jeunesse. Aidé de Griffith et de sa femme, ainsi que de plusieurs autres qui allèrent successivement les rejoindre, il réunissait deux mille enfants dans ses écoles en 1826, et quatre mille en 1830. Chassés de l'île en 1835 par Ravalona Ier, et exilés pendant vingt-six ans, tandis qu'un certain nombre de leurs adeptes étaient massacrés dans leur église, au pied du palais, les Indépendants y rentrèrent avec Ellis en 1861, quand Radama II ouvrit de nouveau aux étrangers les portes de Madagascar.

Le nom d'Ellis est bien connu. On sait toute la part qu'il prit aux menées contre Radama et probablement à la mort de cet infortuné roi. En tout cas, il en profita largement. Rasoharina lui devait le trône, et les chefs de la conspiration, Raivoninahitriniony, le premier ministre d'alors, et son frère Rainilaiarivony, qui lui succéda bientôt et gouverna son pays pendant trente ans, leur influence et leur situation. C'était lui et son parti qui leur fournissaient l'argent. Il en profita pour combattre continuellement la mission catholique, et pour faire changer peu à peu la législation malgache, dans un sens de plus en plus favorable à la domination anglaise et à la religion protestante. Il fut puissamment aidé dans cette œuvre par un homme d'une grande valeur, tout dévoué à son pays, et qui favorisa, dans l'intérêt de sa nation, une religion qu'il ne partageait pas, le consul Pakenham (1).

Du reste, on ne peut nier que ces hommes et leurs successeurs n'aient eu un grand esprit d'organisation. Humainement parlant, ils prirent les meilleurs moyens pour fonder et ensuite pour développer leur mission. Quatre choses surtout y contribuèrent : l'argent, l'éducation, la faveur des grands et du pouvoir, enfin, ce que l'on pourrait appeler la *nationalisation* de leur Eglise.

1o Tout s'achète à Madagascar, et l'on peut tout obtenir avec de l'argent. Généreusement subventionnés par leurs amis d'Angleterre, probablement aussi par leur gouvernement (2), les Indépendants payèrent largement les services rendus et, très habilement, firent espérer des récompenses plus généreuses encore pour ceux qu'on leur rendrait. Ils allèrent plus loin, et par des avances d'argent, ou même par des subventions annuelles, toujours révocables, ils s'attachèrent complètement les personnages les plus influents, soit à la cour, soit dans les provinces. Dans le même but, dès qu'ils eurent des églises, ces églises pouvant posséder prêterent de l'argent aux membres de la réunion. C'était un double profit, d'abord un honnête revenu de leur argent—24 pour 100 au moins—et puis la mainmise pour toujours sur ces emprunteurs incapables de jamais rembourser l'argent qui leur était prêté.

2o Les Hova comprirent rapidement l'importance pratique de l'éducation, et dès le commencement manifestèrent un vif désir de s'instruire. Répondant à ce besoin, les Indépendants couvrirent le pays d'écoles plus ou moins florissantes, et s'efforcèrent par toutes sortes de moyens, en particulier par la loi scolaire de 1881 (3), d'étouffer les écoles catholiques et de s'emparer de toute

(1) Pakenham était anglican, et il mourut catholique à Tamstave pendant la guerre franco-malgache.

(2) Par exemple, de 1813 à 1827, le gouvernement de Londres envoya 1,549,099 fr. 80 à sir Robert Farquhar pour sa propagande à Madagascar.

(3) Il y a eu trois lois principales sur les écoles : la première obligeait chaque centre de population à fournir le salaire de l'instituteur protestant ; la deuxième ordonnait, sous des peines très fortes, aux parents d'envoyer leurs enfants à l'école de leur choix dès l'âge de huit ans ; la troisième enfin interdisait aux enfants, une fois inscrits, de changer d'école. Il suffisait donc dès lors de les faire inscrire dès le commencement chez les Anglais : c'était l'affaire des influences locales, des agents anglais et des gouverneurs, qui n'épargnaient rien pour y réussir.—*Vingt ans à Madagascar* p. 307.

la jeunesse malgache. Ils y réussirent en grande partie, surtout pour les classes élevées. Les trois Eglises anglaises (Indépendants, Quakers et Anglicans) comptaient, en 1892, près de cent mille enfants dans leurs écoles—exactement 92,316 (1)—et de ce nombre les trois quarts allaient chez les Indépendants.

3o Chez ces peuples encore primitifs, il faut d'abord gagner les classes dirigeantes, et surtout le pouvoir. Les autres suivront l'exemple et l'impulsion donnés d'en haut. C'est dans ce but qu'Ellis entra dans la conspiration contre Radama II, afin de peser ensuite de toute son influence sur ses successeurs, et que ses remplaçants ne se donnèrent point de repos qu'ils n'eussent fait supprimer le culte des idoles et déclarer leur religion "religion de la Reine" ou "religion d'Etat". Ils obtinrent l'un et l'autre par une loi de 1869, que renforça une autre loi encore plus pressante de 1878. Dès lors le gouvernement tout entier et tous ses agents furent Indépendants, et par suite les agents de la religion des Indépendants (2).

4o Les Hova, dès la fin du siècle dernier, prétendirent devenir les maîtres de l'île entière, bien résolus à ne jamais se soumettre à aucune puissance étrangère. Dès le principe, les Anglais acceptèrent, au moins en apparence, ce point de vue, les encouragèrent, et les aidèrent à vaincre et à soumettre les autres peuples de l'île. C'était du même coup combattre l'action de la France et fortifier leur propre influence. Dans le même ordre d'idées, ils s'efforcèrent d'enlever à leur Eglise toute apparence d'Eglise étrangère, et d'en faire au contraire une institution malgache. Chaque missionnaire anglais, résidant de préférence à la capitale ou dans un des principaux centres du pays, avait sous sa direction un vaste district dont il était censé administrer les églises. Mais il s'en occupait fort peu. Tout relevait en pratique d'un *mpitandrina* ou pasteur, qui présidait les réunions, et des *mpitory-teny* ou prêcheurs qui étaient les aides du *mpitandrina*, et ordinairement aussi les maîtres d'école. C'étaient eux qui forçaient les gens à venir à l'église, qui faisaient bâtir par leurs adhérents les temples, les écoles, leurs propres maisons, qui percevaient les cotisations forcées de leurs fidèles, qui exécutaient et plus souvent dépassaient les instructions ou les ordres du missionnaire (3).

(1) Cf. 9^{se} rapport de L. M. S.

(2) Qu'on en juge par le tableau suivant : la Reine et le premier ministre en qui se concentraient effectivement toute l'autorité, étaient Indépendants : Indépendants aussi les 20 membres du cabinet et les 16 chefs des divers districts de l'Imerina. Des 14 membres des divers ministères, un seul était catholique. Un seul catholique aussi parmi les huit chefs de garde et de service au palais, un seul parmi les sept chefs des castes nobles ; et, fait presque incroyable, un seul parmi les 95 gouverneurs des principales villes et forteresses du Royaume. Tous les autres étaient protestants et ordinairement Indépendants. Et cela dans un pays placé au moins dans notre sphère d'influence !—*Annuaire malgache*, 1892, p. 11-14. Cité par le P. Causseque, *Statistiques*, p. 4.

(3) En 1880, il y avait 604 pasteurs et 4,134 prêcheurs. Evidemment ils n'ont ni grande valeur intellectuelle ni grande valeur morale. "La grande partie des pasteurs de campagne, peut-on lire dans un compte rendu officiel, *Ten years review of missionary work in Madagascar*, p. 134, n'a reçu aucune formation en rapport avec leur dignité. Plusieurs ne savent même pas lire." Et des prêcheurs : "Le plus grand nombre est indigne de ce nom. La manière dont ils prêchent ne produit ab-

Car s'ils relevaient nominalement de lui, pratiquement ils relevaient des Évangélistes. Émissaires à demi payés de l'Église du palais, sorte d'inspecteurs de la prière, surveillants-nés et dénonciateurs toujours écoutés de tous ceux qui les gênaient, pasteurs, prêcheurs, instituteurs, gouverneurs même ou missionnaires étrangers, ces Évangélistes—ils étaient 184 en 1880—avaient pratiquement supplanté leurs maîtres.

C'est qu'en effet, si l'Église protestante s'était singulièrement étendue et fortifiée par l'appui du pouvoir, et par l'adjonction dans son gouvernement de tant d'éléments indigènes, elle y avait perdu en indépendance. Ce ne fut plus qu'une institution malgache, tout entière dans la main du premier Ministre. Les missionnaires anglais y avaient encore de l'influence, mais ce n'était guère qu'avec une influence indirecte, par l'argent qu'ils distribuaient, par leurs livres et leurs journaux, ou par la formation, dans leurs écoles de la Capitale, des hauts dignitaires de cette Église. Même dans ces conditions, ils ne pouvaient aller à l'encontre des vues ou des désirs du gouvernement: "Aucune liberté n'est laissée au missionnaire, écrivait en 1877 le Rev. Street; la pression gouvernementale nous étouffe... Ce que l'on attend de nous, ce n'est pas Jésus-Christ selon le Nouveau-Testament, mais selon le premier ministre."

Et Sir Gore Jones, dans un rapport officiel sur sa visite à la reine de Madagascar, juillet 1881: "Le premier ministre est trop intelligent pour ne pas voir l'utilité de maintenir la Reine à la tête de l'Église, et rien d'un caractère religieux ne marche que sous sa surveillance."

20. Anglicans, Quakers et Luthériens.

Les Indépendants furent d'abord les seuls missionnaires protestants à Madagascar. Mais bientôt ils durent partager leur monopole: 1o avec les Anglicans arrivés en 1864, mais qui cependant ne purent s'établir dans le centre qu'en 1872; 2e avec les Luthériens de Norvège venus en 1867, et plus tard avec les Quakers ou amis. Quatre sectes protestantes, fort distinctes de doctrine et de tendances, se disputaient donc le pays. Mais à l'exception des Anglicans, plus élevés, plus gentlemen, plus dignes, et se rapprochant davantage des Catholiques, dont ils affectent d'imiter les cérémonies et voudraient être reconnus comme les frères, l'intérêt et leur haine commune de la France et de l'Église catholique eurent bien vite fait d'unir les trois autres, pour travailler de concert contre notre patrie et contre notre foi.

Tous purent séjourner à Tananarive et y établir le centre de leurs œuvres, mais ils se partagèrent le reste de la contrée; la riche province d'Ankaratra échut aux Norvégiens qui s'y établi-

solument aucun bien Des enfants, des jeunes gens à peine capables de lire, montent en chaire... haranguent le peuple... Tous les efforts visent, non pas à lui faire du bien, mais à lui plaire et à l'amuser. Tel a été l'état général des prêcheurs jusqu'en 1880." Voir *Vingt ans à Madagascar*, p. 304. Tel il a continué d'être depuis. Quant à leur conduite privée et aux exemples qu'ils donnent, mieux vaut ne pas en parler. A eux, comme à tout le monde à Madagascar, s'applique la règle que: plus quelqu'un est élevé, plus il est vicieux et corrompu.

rent en maîtres. Et nulle part la pression officielle ou la persécution contre les Catholiques n'a été aussi acharnée.

Des pauvres habitants de ce pays, on aurait pu dire aussi ce que le Rev. Street écrivait des Betsileo : " qu'ils étaient conduits comme des bêtes à nos temples (1). "

Depuis peu, les Luthériens d'Amérique se sont établis surtout dans le Sud et y ont apporté exactement les mêmes procédés.

Ce n'est pas que je blâme les ministres protestants d'avoir combattu l'Eglise catholique et multiplié leurs efforts pour faire triompher leur doctrine. A leur point de vue, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour les juger impartialement, ils devaient le faire. Seulement, il faut combattre alors à visage découvert, franchement et loyalement ; et, quand il s'agit d'une doctrine à répandre par la seule persuasion, la calomnie et la violence ne sont jamais de mise, et ce sera leur honte d'y avoir si souvent recouru.

Je comprends aussi qu'ils aient travaillé contre l'influence française au profit de leur propre pays. Mais cependant on est surpris, choqué même, de voir des missionnaires faire de cette œuvre temporelle le but principal de leur apostolat. De plus, on ne peut jamais excuser la conspiration et les attentats, par exemple la mort violente de Radama II, et Ellis aurait dû être exclu, pour de multiples raisons, du sein de la société des Missionnaires indépendants, comme le fut plus tard Parrett et leur imprimeur le quaker Kington. Enfin, depuis la convention franco-anglaise de 1891, la cause était jugée, et des missionnaires auraient dû donner l'exemple de la soumission aux traités.

Maintenant s'il faut juger l'ensemble des résultats des Missionnaires protestants, après avoir de nouveau mis à part les Anglicans, qui cependant ont trop acheté les conversions et n'ont souvent recueilli que les épaves des dissidents et des Catholiques, fondant ainsi une œuvre hybride et sans avenir, je n'hésiterai pas à reconnaître que les autres, les Indépendants et les Norvégiens surtout, ont fait beaucoup, et le mal qui se trouve mélangé à presque toutes leurs œuvres ne doit et ne peut faire oublier les résultats obtenus.

Ils ont fait supprimer la traite des Mozambiques et rendre la liberté aux esclaves de cette nation (1878) ; ils ont présidé à la refonte de la législation malgache, et beaucoup de leurs ordonnances sont bonnes, quoique, en général, elles ne conviennent pas à l'état actuel des Malgaches ; ils ont donné une plus vive impulsion à l'éducation, surtout des hautes classes, trop souvent dans un but de prosélytisme à outrance, mais l'œuvre n'en reste pas moins. Ils ont travaillé beaucoup, et parfois d'une manière très intelligente, à faire connaître la langue malgache (grammaire et dictionnaire de Cousin, dictionnaire de Richardson, etc.) ; de même que la géographie, la géologie, l'histoire naturelle et les richesses de l'île (Rev. Baron, etc.) ; enfin ils ont fondé une école de médecine, une léproserie, trois hôpitaux admirablement organisés et qui rendent les plus grands services.

(1) *Mercantile Record of Mauritius*, 11, 12, 13 oct 1877.

Il ne faudrait pas cependant s'en rapporter exclusivement à leurs statistiques officielles. Ainsi, d'après le 98e rapport de L. M. S. C. (1892), les Indépendants et les Quakers avaient alors 92,416 et les Luthériens de Norvège 37,487 enfants dans leurs écoles. Y en avait-il un quart ou un cinquième à les fréquenter fidèlement et partant à en profiter ? J'ai vu de près plusieurs de ces écoles, en particulier dans les campagnes, et telle qui avait plus de 100 élèves inscrits, devait souvent donner vacances parce qu'il n'en venait aucun.

Le même rapport officiel donnait 310,313 adhérents ou disciples aux Indépendants et aux Norvégiens. Mais plus des neuf dixièmes avaient simplement, une fois en passant, donné leur nom, et n'étaient même pas baptisés. Jamais ils n'allaient au temple, jamais ils ne priaient, jamais il ne participaient à aucun sacrement, jamais ils n'assistaient à aucune instruction !

Au fond, il n'y avait pas grand'chose de changé, sauf pour l'extérieur, et les Hova avaient gardé la plupart des pratiques païennes et superstitieuses de leurs ancêtres : la même croyance au destin, le même culte rendu aux morts et les mêmes cérémonies aux funérailles ; les mêmes honneurs aux sampy et aux pierres sacrées ; la même foi aux ody ou amulettes, aux devins et à la divination ; la même exactitude à se faire circoncire. Tout cela ne s'observait plus officiellement et en public, mais s'observait très fidèlement en particulier.

En parlant ainsi, je m'écarte beaucoup, je le sais, de la plupart des voyageurs qui ont écrit sur Madagascar, et principalement de l'école anglaise qui a tout intérêt à faire ressortir l'importance de la loi de 1869. Mais je parle d'après les observations suivies et multiples de gens qui connaissent parfaitement les Malgaches et qui, ayant longtemps vécu dans le pays, ont pu voir bien des choses qu'un simple voyageur ne soupçonne même pas, et je suis certain de dire la vérité. En fait, la très grande majorité des Hova, se disant protestants, étaient restés païens. Je vais plus loin, et je n'hésite pas à affirmer qu'à la Cour même on avait gardé la plupart des pratiques des ancêtres.

En somme, l'œuvre des protestants à Madagascar n'était ni solide ni durable. Ils s'étaient imposés par les hautes classes, mais ils ne s'étaient fait à aimer ni accepter par le peuple ; ils s'étaient étendus beaucoup en surface, très peu en profondeur ; s'il y avait beaucoup de branches et de feuilles, il n'y avait ni fruits ni racines ; ou, si l'on préfère, le monument tout en façade n'avait pas de fondations ; déjà il se lézardait, et inévitablement il devait tomber en ruine dès qu'on lui enlèverait le soutien de l'Etat.

30. *Mission Catholique.*

L'avenir semblait donc appartenir à la Mission catholique à Madagascar.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter les origines de cette Mission. Mais on ne saura jamais tout ce que les Pères Jésuites de Toulouse ont souffert et tenté pour pénétrer dans la grande île, depuis 1844, époque à laquelle ils en acceptèrent la charge, jusqu'au commencement du règne de Radama 1er, en 1861.]

En 1855, ces trois grands Français qui, en même temps, étaient trois grands chrétiens, MM. Laborde, Lambert et Delastelle, trouvaient moyen de faire monter le P. Finaz, déguisé en savant, à Tananarive, auprès de la sanglante Ranavalona I. Et là, devenu pianiste, lançant un aérostat, construisant un télégraphe, préparant une merveilleuse poudre de guerre, l'intrépide missionnaire restait seul, isolé de ses frères, sans secours et sans consolation, en danger, à tout instant, d'être découvert et inévitablement perdu.

Deux années plus tard, le docteur, plus tard sénateur de la Réunion, Milhet-Fontarabie, appelé pour faire l'opération de la rhynoplastie au frère du favori et tout-puissant premier ministre de Ranavalona I, le cruel Rainijohary, lui amenait, en qualité d'aides-chirurgiens, deux de ses frères, les PP. Weber et Jouen; et le premier parvenait à rester avec lui jusqu'à l'année 1857, lorsque tous les Européens furent chassés de l'Imerina.

On a admiré et avec raison l'intrépidité de nos officiers allant, au péril de leur vie, relever la future route du corps expéditionnaire de Mojanga à Tananarive, et plus tard, les divers chemins de pénétration de la côte Ouest au milieu des tribus Sakalaves révoltées; les PP. Finaz et Weber étaient-ils moins braves et moins héroïques, eux dont un simple accident ou la plus petite imprudence eussent été la condamnation irrévocable?

(A suivre.)

Le mouvement catholique

AU CANADA

Sa Grandeur Mgr Bégin, accompagné de l'abbé Arsenault, est rentré à Québec, vendredi midi, de retour de son voyage dans les provinces maritimes. Nous sommes heureux d'apprendre que Sa Grandeur est parfaitement rétablie de l'indisposition qui l'a forcée de s'éloigner de son travail, pendant quelque temps.

Mgr. Bruchési, archevêque de Montréal, est aussi revenu de son voyage dans les mêmes provinces. Interrogé à ce sujet, Sa Grandeur a répondu que les diverses provinces formant aujourd'hui une confédération, il était désirable et mutuellement avantageux pour les membres de l'épiscopat dans les diverses parties du pays de se rencontrer plus souvent qu'autrefois, afin de discuter des questions d'intérêt général pour tous leurs diocèses. Voilà pourquoi Mgr. l'archevêque a visité tous les évêques des provinces maritimes. Il nous est impossible, naturellement, d'indiquer les questions d'intérêt général qui ont fait l'objet de ces confé-

rences, mais nous avons raison de croire que ce voyage n'était pas un pur voyage d'agrément.

A propos de sa visite au vénérable Mgr. Sweeney, évêque de St. Jean, N. B., Mgr. Bruchési a rappelé le conflit scolaire qui s'est élevé dans cette province il y a un quart de siècle, et la vaillante lutte qu'il donna occasion à Mgr. Sweeney de faire pour la défense des droits religieux de ses ouailles. On n'en parle plus guère, a dit Mgr. de Montréal. Quant à l'instruction religieuse, elle est à peu près bannie de l'école publique, où l'on se contente de dire l'Oraison dominicale à l'ouverture des classes, mais plusieurs religieuses y enseignent et y font naturellement sentir leur influence. "Mais, a ajouté Sa Grandeur, cela ne veut pas dire que les évêques acceptent sans réserve l'état de choses actuel, et le système des écoles séparées, tel que nous l'avons dans la province de Québec, me paraît le plus naturel de tous."

Mgr. Bruchési a visité, durant son séjour, le collège de Memramcook, la grande maison d'éducation de la population acadienne, le couvent du Sacré-Cœur, à Halifax, dont le personnel enseignant compte plusieurs religieuses canadiennes-françaises, et divers autres établissements religieux qui font l'orgueil des catholiques de ces provinces. La nouvelle cathédrale de Charlottetown, I. P. E., quand elle sera terminée, aura coûté \$150,000 environ, mais ce sera peut-être la plus belle église de toutes les provinces maritimes.

En passant à Rimouski, Mgr. Bruchési est allé rendre ses hommages à Mgr. Blais, qui songe à agrandir bientôt son séminaire, l'ancien couvent de la Congrégation de Notre-Dame. A propos, cet ordre a de belles institutions dans toutes les provinces maritimes ; à Pictou, à Antigonish, à Sydney, C. B., New-Glasgow, Charlottetown, et dans toutes les principales villes de l'Île du Prince-Edouard.

Les évêques font les plus grands éloges de la méthode d'enseignement de ces religieuses et des succès qu'elles obtiennent auprès de la jeunesse étudiante. Même les familles protestantes leur confient leurs enfants.

Les religieuses du Bon Pasteur, dont la maison-mère est à Montréal, ont deux maisons dans les provinces maritimes, l'une à St Jean, N. B., et l'autre à Halifax.

Les Sœurs de l'Hôtel-Dieu en ont aussi un grand nombre, particulièrement à Chatham, où, par permission spéciale, elles ne soignent pas seulement les malades, mais font la classe aux enfants,

Mgr. Bruchési, interrogé au sujet de l'abolition des exemptions de taxes dont bénéficient aujourd'hui les communautés religieuses, ou mieux les œuvres auxquelles se livrent ces communautés, aurait déclaré qu'il fera connaître sa pensée en temps utile. On sait que la nouvelle charte qu'on est à rédiger pour la ville de Montréal décrète l'imposition de ces communautés.

C'est le premier pas dans la voie nouvelle ouverte par les succès politiques du libéralisme canadien. Dans quelques années, si ces succès se maintiennent, on ira beaucoup plus loin que cela. Avec un ministère d'instruction publique pour mettre l'enseignement sous le contrôle de l'État, on n'aura plus à se gêner et les réformes suivront les réformes. Il n'est que juste d'ajouter que c'est surtout la foi de nos populations qu'on réussira à réformer avec le régime que le libéralisme rêve d'implanter ici.

Les RR. PP. Oblats de Montréal, de Québec et des autres missions de la province commenceront demain soir leur retraite annuelle au presbytère de l'église Saint-Pierre, à Montréal. Cette retraite durera huit jours. Le prédicateur sera le R. P. Burtin, ancien missionnaire à Caughnawaga, actuellement en mission à Québec.

Les tertiaires de l'Ordre de St. François, ceux qui sont fidèles à l'observance de leur règle, ont une foi généreuse qui ne demande qu'à se traduire en acte. Ceux de Montréal viennent de faire don à Mgr. Bruchési d'une statue en bronze du patron du Tiers-Ordre, d'une grande richesse, dit-on, et qui sera un ornement précieux pour la cathédrale. Ils ont joint à ce cadeau une bourse de \$1,000 pour aider au paiement de la dette qui pèse sur la cathédrale.

Mgr. de Montréal, en les remerciant pour cet acte qui les honore, a rappelé les difficultés qui ont entouré l'érection de ce superbe temple, unique en son genre sur tout le continent américain. Il a profité de l'occasion pour faire une déclaration importante, celle qu'à son récent voyage à la Ville Eternelle, on lui a promis que la cathédrale de son diocèse serait érigée en basilique à sa consécration. Pour cela, il faut que la dette de \$200,000 qui reste encore à payer soit complètement acquittée. Sans nul doute, les catholiques de Montréal, la première ville du pays en importance commerciale et industrielle, une ville où tant de capitaux sont accumulés, tiendront à honneur de se libérer au plus tôt de ces lourdes obligations, prouvant ainsi au pays que leur foi est à la hauteur de leur esprit d'entreprise et de leur activité en affaires.

Demain matin, à 7 heures, Mgr Bruchési présidera à la consécration de la chapelle des Carmélites, à Montréal. La cérémonie promet d'être très imposante. Le nouveau monastère est situé sur l'avenue du Carmel, près de la rue St-Denis.

Tout ce qui touche à ces missions de l'ouest où chaque empreinte, pour ainsi dire, prend une voix pour rappeler les travaux apostoliques de celui que nous appelions hier encore notre vénéré Père, nous est particulièrement sensible. Voilà pourquoi nous croyons devoir faire de larges extraits du compte-rendu fait par un missionnaire d'une visite de Mgr. Langevin aux missions de la Rivière La Pluie.

Monseigneur, accompagné des RR. PP. Cahill et Thibaudeau, O. M. I., s'embarquait le 19 septembre, à bord du vapeur "Shamrock", à Portage du Rat, pour se rendre à Fort Frances. Après avoir vu dérouler sous ses yeux des paysages qui sont autant d'enchantements, Sa Grandeur arrivait le lendemain à Pine Wood. Nous laissons ici la parole à notre missionnaire :

Bon nombre étaient sur le quai, attendant l'arrivée du vénéré prélat. Il n'y eut rien de particulier, ce soir-là : causer et veiller tous ensemble chez M. William Hough où devait se retirer Monseigneur, faire la prière en commun et recevoir la bénédiction de Sa Grandeur, avant de nous retirer, telle fut la fin de cette journée.

À 6.30 heures, le lendemain matin, M. l'abbé J. C. St-Amant disait la première messe dans la nouvelle chapelle, la première élevée sur les bords de la Rivière La Pluie. Elle est encore inachevée, cette chapelle, elle est bien petite, 24 sur 36 pieds, elle est bien pauvre, mais elle répondra aux besoins les plus pressants de la mission.

Espérons qu'avec le temps, nous trouverons les fonds nécessaires pour la terminer et nous procurer les objets les plus nécessaires au culte, surtout un ciboire pour y conserver le Saint-Sacrement en temps de mission. Le R. P. Thibaudeau disait sa messe à 8 heures, et Sa Grandeur à 9.30 heures, le R. P. Cahill n'était pas débarqué, afin de devancer Monseigneur au Fort Frances. Il y eut chant et musique pendant la messe de Monseigneur. Nous étions encore loin de la perfection dans l'art ; mais nous montrions notre bonne volonté.

Trois enfants, ayant le bonheur de s'approcher pour la première fois de la Sainte Table, communiaient des mains de Monseigneur.

À l'issue de la messe, il y eut 32 confirmations.

Au cours de son allocution, après la messe, Mgr. annonça à l'assistance que la mission de Pine-Wood, avec sa chapelle neuve, serait désormais désignée sous le nom de Notre-Dame-du-Chemin. Il en donna les raisons. Mettre la mission sous la protection de la Sainte Vierge et consacrer le souvenir historique de ces lieux.

Or, la Rivière La Pluie, c'était, avant la construction du Pacifique Canadien, la grande route de l'Ouest, découverte par le Sieur de la Vérandrie, il y a plus d'un siècle et demi. Ce fut la route suivie par les premiers apôtres de l'Ouest, Nos Seigneurs les évêques Provencher, Taché, Laflèche, Mgr. Poiré, Mgr. Ritchot, V. G., M. l'abbé Belcour, premier compagnon de Mgr. Provencher, les RR. PP. Lacombe, Allard, O. M. I., etc., et tant d'autres dont les noms illustres fournissent une des plus belles pages de l'histoire de l'Ouest Canadien. C'est donc avec beaucoup d'à-propos que Mgr. donnait à cette mission le nom de Notre-Dame-du-Chemin, assignant, pour se rendre à un désir de M. l'abbé St Amant, la fête de la Visitation de la Ste Vierge, mystère de charité, pour faire la dédicace de Notre-Dame-du-Chemin.

Dans l'après-midi du même jour, nous remontions la Rivière-aux-Pins jusqu'à 4 à 5 milles, visitant les quelques familles canadiennes échelonnées sur ses bords.

La petite chapelle se remplissait de nouveau sur le soir, à l'invitation de Mgr. et, tous ensemble, nous allons au cimetière que bénit Sa Grandeur. Revenu à l'église, Monseigneur nous fit part, dans un entretien familier, de ses souvenirs de Rome, et surtout du saint vieillard qui remplit Rome et l'univers entier de son prestige, Léon XIII, qu'il eut le bonheur de voir dernièrement. Enfin, la journée se termina par la visite à domicile des habitants les plus rapprochés.

Les personnes présentes ne perdront jamais le souvenir de cette première visite épiscopale à Notre-Dame-du-Chemin, de Pine-Wood, cette première chapelle ouverte au culte catholique, cette première confirmation. Tout fut modeste, sans appareil d'aucune sorte. S'il y eut quelque chose de remarquable, ce fut précisément cette absence complète de toute pompe pour la réception d'un archevêque. Une chose, rien qu'une chose, imprime à cette petite fête ce cachet particulier, ce charme indicible qui fait qu'elle restera à jamais gravée dans la mémoire de ses heureux témoins. Ce fut cette franche cordialité de part et d'autre, la rencontre de cœurs qui sympathisent. Un père bien aimé venant voir ses enfants ; des enfants affectueux honorés de recevoir leur père dans leurs humbles chaumières. De pareilles visites ne font pas du bien seulement à l'âme, mais elles relèvent les courages et les colons se sentent épris d'un amour plus grand pour leur condition pauvre, quand ils se voient l'objet particulier de la sollicitude paternelle de leur évêque.

Tous regrettent aujourd'hui ces heures envolées trop rapidement et espèrent les voir se renouveler bientôt encore.

De la *Semaine Religieuse* de Québec :

La prohibition est bien certainement matière politique autant et plus que la question scolaire. Cependant, on a vu plusieurs de ceux qui ont dénoncé l'intervention du clergé dans le dernier cas exploiter le sentiment vrai ou supposé du clergé contre la prohibition. Il en est même qui ont exprimé le désir de le voir intervenir en cette circonstance, et nous n'oserions certifier que

son abstention n'a pas été condamnée par quelques-uns. C'est ainsi qu'on se ment à soi-même, lorsqu'on ne sait pas s'élever au-dessus des intérêts politiques.

Il y a maintenant cinq Ordres religieux établis au Manitoba : ce sont les Oblats, les Jésuites, les Trappistes, les Rédemptoristes, et les Chanoines réguliers de l'Immaculée Conception. Leur zèle et leurs travaux sont une riche promesse d'avenir. Pourvu seulement qu'il ne prenne pas fantaisie aux sectaires d'étendre jusqu'à eux leur persécution.

La *Semaine religieuse* de Québec, résumant les termes du *modus vivendi* arrêté, disait-on, au Manitoba, trouve comme nous que "mise en regard des promesses de justice pleine et entière formulées en 1896, la maigreur des résultats obtenus excite vraiment la pitié."

AUX ETATS-UNIS

Il y a, dans la seule ville de New-York, 130,000 Italiens, tous catholiques. Sur ce nombre, 10,000 à peine vont à l'église le dimanche. Avec l'autorisation de Mgr. Corrigan, on a organisé des sermons en plein air à l'avantage de ces malheureux. C'est le cas de dire ici que le dévoué pasteur court après la brebis égarée.

On dit que ces Italiens, dans leur pays, étaient pratiquants. Après quelques mois de séjour aux Etats-Unis, ils deviennent indifférents. D'où vient cela, si ce n'est de l'influence du milieu ? Ils allèguent, il est vrai, que, dans leur pays, c'est l'Etat qui pourvoit aux frais du culte, mais comme l'abbé McSweeney a gratuitement mis à leur disposition un espace réservé dans sa grande église Ste. Brigitte et qu'ils n'ont pas plus répondu à cet appel qu'aux autres, il est évident qu'ils ne sont pas arrêtés par une question d'argent, mais bien par l'esprit qu'ils puisent dans leur nouvelle patrie.

A plusieurs reprises nous avons dit que l'insurrection, aux îles Philippines, était dirigée autant contre le catholicisme que contre la domination espagnole. Voici des faits qui témoignent assez hautement de l'esprit qui anime les insurgés :

Une lettre particulière adressée par le Provincial des Augustins de Manille au Général de l'Ordre, à Rome, annonce qu'une

centaine de ces religieux sont tombés entre les mains des insurgés qui leur font subir les plus mauvais traitements.

Trois d'entre eux ont même été massacrés par ces furieux.

Un évêque dominicain et des religieux de plusieurs autres Ordres sont également prisonniers des insurgés dans diverses localités.

Les archevêques catholiques ont eu leur réunion annuelle, à l'Université catholique de Washington. La veille, le conseil de cette institution, composé d'archevêques et d'évêques, avait délibéré à huis clos sur les affaires de cette haute maison d'enseignement. Assistaient à cette réunion : Son Eminence le cardinal Gibbons, président du conseil, les archevêques Corrigan, de New-York, Williams, de Boston, Ryan, de Philadelphie, Keane, le représentant américain à Rome, les évêques Spalding, de Peoria, Maes, de Covington, Foley, de Détroit, Hartman, de Cleveland, Mgr. Conaty, recteur de l'Université, et le trésorier Waggaman, de Washington. NN. SS. Chapelle, de la Nouvelle-Orléans, Ireland, de St Paul, Riordan, de Californie, et Farley, de New-York, étaient absents. Rien n'a transpiré des questions qui ont fait l'objet des délibérations du conseil.

Pendant qu'il assistait à la réunion des archevêques, S. Em. le cardinal Gibbons a reçu de Rome un cablegramme par lequel on l'informe que S. G. Monseigneur Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans, est nommé délégué apostolique à Cuba, sans préjudice aux fonctions qu'il remplit actuellement en Louisiane.

C'est un échec pour l'école américaniste, autrement dit l'école libérale aux Etats-Unis, qui avait déjà fait tout un travail pour arriver à faire nommer l'un des siens à ces hautes fonctions. Le choix de Mgr. Chapelle est particulièrement significatif, en ce que cette même école s'est acharnée contre lui, pour l'empêcher d'arriver au siège de la Nouvelle-Orléans. Décidément, l'école ne paraît pas être en faveur à Rome.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Il est à peu près certain que la note par laquelle le Souverain Pontife a répondu à la proposition de désarmement du Tsar propose comme complément de celle-ci et garantie de son exécution progressive, l'institution de l'arbitrage international.

Dans les cercles diplomatiques, on est convaincu qu'advenant l'établissement de l'arbitrage, une grande part dans son fonction-

nement serait réservé au Pape, comme à la plus haute des autorités morales.

—L'on sait qu'un comité international présidé par S. E. le cardinal Jacobini est à organiser, pour le commencement du vingtième siècle, un hommage universel à Jésus Rédempteur. Nous avons déjà indiqué les grandes lignes du programme que l'on entend réaliser.

La *Madonna dei Bambini*, un journal pour les enfants publié à Catane, Sicile, propose de joindre aux démonstrations projetées un solennel hommage des enfants du monde entier à Jésus et à Marie par une consécration générale devant avoir lieu au début du siècle prochain.

Tout l'épiscopat de Sicile a béni ce projet aussi touchant que grandiose et dont la réalisation devra être pour les générations du XXe siècle une intarissable source de grâces.

—Les journaux parlent quelquefois des grandes richesses du Saint-Siège. Nous avons déjà dit à la suite de Mgr. Schmitz, évêque auxiliaire de Cologne, que sa situation financière était plutôt précaire. Nous croyons que nos lecteurs aimeront à lire les paroles de Mgr. Schmitz lui-même. Les voici telles que résumées par la *Trierische Landeszeitung* :

La question du Denier de Saint Pierre est devenue, en effet, une calamité catholique ; elle est présentement extraordinairement brûlante. C'est un fait incontestable que le Denier de Saint Pierre baisse beaucoup. Le Saint Père a besoin, pour les dépenses nécessaires à l'administration de l'Eglise, d'une somme totale de sept millions. Trois millions sont assurés. Quatre millions doivent être réunis par le Denier de Saint Pierre. Jusqu'il y a deux ans, l'apport du Denier de Saint Pierre dépassait quatre millions, et le Saint Père était à même de faire des dons pour des fins diverses.

Depuis deux ans, le Denier de Saint Pierre arrive à peine à deux millions et demi. Si donc cette situation se prolonge le Saint Père, avec la direction de l'Eglise qui lui incombe, se trouvera dans la situation la plus difficile et la plus précaire. Ceci est de la plus haute importance pour l'Eglise et peut devenir extrêmement dangereux.

Il importe donc que la générosité des catholiques soit de plus en plus grande afin de réparer les brèches causées dans le budget pontifical par la sacrilège spoliation de 1870.

—On vient de publier en Italie une très intéressante lettre adressée par J. Mazzini à son frère, en 1850. Le grand révolutionnaire écrivait alors : "... la question politique et la question religieuse ne peuvent pas se séparer, et... nous, renversant le temporel de la papauté, nous l'anéantissons encore au spirituel."

Vingt-huit ans sont passés depuis la destruction du pouvoir temporel et l'autorité spirituelle du Souverain Pontife est plus grande que jamais. C'est ainsi que Dieu se joue des calculs humains.

—Une dépêche de Rome relative au protectorat français :

Rome, 24 septembre.—L'Allemagne a fait des représentations au Vatican au sujet du protectorat des missions en Orient. La secrétairerie d'Etat a répondu dans le même sens que le Pape, dans sa lettre au cardinal Langénieux.

Là où existe le protectorat français, il doit être maintenu. Ailleurs chaque puissance peut protéger ses nationaux.

—L'on se souvient qu'à l'occasion de l'Exposition d'Art sacré à Turin, le Souverain Pontife avait offert un prix de 10,000 francs à l'auteur du plus beau tableau représentant la Sainte Famille. Ce prix ne sera pas décerné, aucun concurrent n'en ayant été jugé digne. L'art italien est en baisse.

—Le chapitre général des Conventuels a clos le 29 septembre dernier, à Rome, ses sessions générales.

Le P. Lorenzo Caratelli a été réélu ministre général de l'Ordre.

—Le Souverain Pontife a, par bref spécial, élevé au rang de basilique l'église d'Argenteuil, France, dans laquelle est conservée la sainte tunique de Notre-Seigneur.

FRANCE—M. Sarrien, ministre des Cultes, vient de répondre à la lettre que lui adressèrent il y a quelque temps les sept cardinaux de France, à propos des décrets de 1898 et de 1893 relatifs à la comptabilité des Fabriques. Sa réponse, dont un communiqué fait à la presse nous donne la substance, est d'une haute impertinence. Les observations venant du syndicat juif qui a entrepris la désorganisation de la défense nationale eussent certainement été mieux reçues que ne l'ont été celles des cardinaux. Il est vrai que les cardinaux sont catholiques, et les catholiques pour MM. Brisson, Sarrien & Cie., sont évidemment des individus d'une espèce tout à fait inférieure.

Voici, en tout cas, la note officielle :

M. Sarrien a fait parvenir au cardinal-archevêque de Paris la réponse à la lettre dite des cardinaux que celui-ci lui avait adressée en vue d'obtenir l'ajournement de la nouvelle réglementation sur la comptabilité des fabriques.

Le ministre des Cultes relève d'abord la forme collective de cette lettre qui suppose le *Concert* prohibé entre les chefs de diocèse.

C'est là, on se rappelle, un point de droit concordataire qui constitue une des garanties de l'Etat vis-à-vis de l'Eglise et que

la jurisprudence a mis solennellement en relief en 1892, comme en 1863 et en 1835. Les évêques ne peuvent délibérer ensemble, ni prendre des résolutions communes, car leurs pouvoirs sont strictement limités à la circonscription dont ils sont titulaires.

Puis abordant le fond, le ministre expose que, pas plus que ses prédécesseurs MM. Ch. Dupuy, Poincaré et Spuller, qui l'ont maintes fois déclaré du haut de la tribune, il ne saurait reconnaître le caractère de *matière mixte* à ce qui concerne le temporel des établissements ecclésiastiques et que, par suite, il ne peut accueillir la demande des prélats de prendre part au nom de l'Église, dans la rédaction des règlements dont il s'agit.

Ajoutons que ce n'est pas le concordat, mais bien les articles organiques contre lesquels le Souverain Pontife a toujours protesté, qui refusent aux évêques un droit que la loi accorde à tout autre citoyen français. Quant à la prétention de M. Sarrien en ce qui concerne le droit exclusif qu'aurait l'État de régler le temporel des Fabriques, elle est simplement absurde. Cela saute aux yeux.

Il paraît que le ministre si docile aux injonctions judéo-maçonniques, mais si brave en face des curés, a terminé sa lettre en déclarant que tout le monde doit se soumettre et se conformer à la loi avant d'en demander la modification. Cette demande de se conformer à la loi faite à des gens qui en demandent la modification précisément parce qu'en son état actuel elle est inapplicable, n'est pas banale. Aussi le *Journal des Débats*, peu suspect en la matière, dit-il de l'argumentation de M. Sarrien : "Au point de vue de la logique et du bon sens, c'est un raisonnement qui laisse à désirer."

— Vous avez sans doute lu comme nous le superbe article sur la *Renaissance chrétienne* que François Coppée écrivit il y a quelques mois et dans lequel l'éminent écrivain qui est si noblement revenu aux croyances et aux pratiques de son enfance, prophétisait une efflorescence nouvelle des idées religieuses qui ont fait si grande la France du passé. Son ardent espoir en un avenir meilleur est partagé par nombre de penseurs qui déjà voient sortir du sol moral de la patrie les pointes vertes avant-courrières des futures moissons d'âmes. Une enquête récemment ouverte par le *Figaro* a permis de constater que cette opinion pénètre de plus en plus le monde intellectuel. Aussi nous cueillons un peu au hasard dans les réponses reçues par notre confrère les déclarations suivantes :

Un romancier qui ne paraît pas très cléricale, M. Hector Malot, écrit :

Les idées religieuses sont incontestablement en progrès dans les classes dirigeantes où la mode se trouve d'accord avec le sentiment.

Un pasteur protestant, M. Wagner, constate le même fait et l'apprécie à sa façon.

L'idée religieuse, dit-il, est en progrès. Je ne pense pas, en disant cela, au zèle plus ou moins chaud de ce que, dans les diverses confessions, on appelle des pratiquants, et qui peut tenir à des causes mondaines. Je pense au réveil du sens religieux en dehors des cadres. Le sens du mystère et de l'infini sont certainement en recrudescence. L'homme est moins sûr de ce qu'il touche et voit, plus accessible à ce qui le dépasse.

Et, plus loin, il ajoute :

L'idée religieuse est en progrès : je suis heureux d'en recueillir les preuves journalières, sans prétendre pour cela que la masse en soit dès à présent pénétrée. C'est dans une élite que germent les mouvements d'avenir, c'est dans la masse que les vieilles idées finissent. La masse en est encore au matérialisme théorique ou pratique.

Ces consolantes constatations vont de pair naturellement avec les plus sombres jugements sur le résultat produit par l'œuvre laïcisatrice de ces dernières années.

Le romancier Georges Ohnet, qui ne respecta pas toujours les droits de la stricte morale, écrit au *Figaro* :

L'éducation laïque a, dans la faillite des mœurs, une part de responsabilité formidable. L'esprit sectaire, en matière scolaire, a sévi avec une rage et une imprudence sans exemple. On se rappelle la tentative faite à Cempuis, sous l'œil bienveillant des personnages officiels, par un instituteur qui proscrivait le catéchisme, mais qui mélangeait les sexes.

L'abaissement des consciences, la recrudescence des crimes, la précocité des scélérats, sont le résultat de la laïcisation à outrance. La libre-pensée ne peut pas plus être une méthode d'éducation nationale que la grêle un procédé de culture agricole. Si le bon sens et la ferme piété des femmes de France n'avaient pas redressé bien des consciences faussées, le mal serait cent fois plus grand encore.

M. Ohnet faisait ensuite voir quelle absurdité c'est, au point de vue de l'expansion coloniale que poursuit actuellement la France, de proscrire de la vie individuelle et sociale l'idée de Dieu.

Dans un pays qui possède d'immenses colonies, proscrire l'idée de Dieu, c'est reculer les limites de l'absurdité. L'esprit colonisateur, il ne faut pas l'oublier, est essentiellement tributaire de l'idée religieuse. Les plus puissants agents d'expansion coloniale, de tout temps, ont été les missionnaires. Le gouvernement le sait, accepte leurs services, mais affecte de les mépriser.

Partout le prêtre marche à l'avant-garde de la civilisation. De même que le soldat, dans ces pays perdus, meurt pour l'honneur du drapeau, le prêtre meurt pour la gloire de la croix.

Pour coloniser utilement, il faut se servir de l'idée de Dieu. Les Anglais le savent bien. Leur premier objet d'exportation est une Bible. Il serait donc logique de ne pas chasser Dieu de l'école. Mais la logique...

Dans un article vraiment remarquable publié par le *Gaulois* au lendemain de la visite du président Faure à la cathédrale de Chartres, un autre romancier, M. Jean Rameau, constatait les mêmes évidences. Il disait du Président :

Qu'il aille voir souvent des belles cathédrales. Elles ne manquent pas en France. Qu'il aille voir celles de Beauvais et d'Amiens quand il voyagera dans le Nord, celles de Rouen, de Bayeux et de Coutances quand il voyagera dans l'Ouest, celles de Bourges et de Tours quand il parcourra le centre.

Nous n'osons pas lui conseiller d'aller voir, à l'Est, celle de Reims ; c'est pour le coup que M. Brisson se fâcherait !—Qu'il fasse une tournée de cathédrales et qu'il amène avec lui ses ministres, s'il le peut. Nous ne pourrions qu'y gagner.

A se retremper dans le passé, ils prépareront peut-être un meilleur avenir ; en admirant la dextérité de main qu'avaient les artistes du moyen âge, ils songeront peut-être à l'idéal qui guidait cette main, et il en découlera pour eux des méditations salutaires.

Ils comprendront que, sans cet idéal, rien de grand, rien de durable n'a jamais été fait par les hommes, et que les plus belles choses de la terre sont celles qui ont été inspirées par la pensée du ciel.

Puis il relevait ce fait navrant que, parmi les nombreux télégrammes adressés à l'empereur François-Joseph au lendemain de l'assassinat de l'Impératrice d'Autriche, "un seulement ne parlait pas de Dieu. C'était celui qui venait de France," car, ajoutait-il ironiquement, "il est ridicule en France de parler de cela, d'avoir l'air de croire à cela" et il montrait le contraste qui jaillit de cette attitude et de celle de l'Empereur d'Allemagne qui "parle de Dieu dans la plupart de ses harangues", et il ajoutait :

Ne plaignons pas trop l'Allemagne d'avoir un souverain si arriéré. S'il s'est arrêté à l'idéal de saint Louis, c'est apparemment qu'il lui a semblé préférable à celui de Robespierre pour gouverner un peuple ; c'est qu'il a cru cet idéal susceptible de faire une nation plus grande et plus forte, c'est qu'il a compris que sans l'idée de Dieu, de quelque chose de surnaturel qui récompense les bons et châtie les méchants, il n'y a pas de vie sociale possible.

N'y croirait-il pas à ce Dieu, à cette chose surnaturelle, qu'il se garderait bien de le laisser paraître. Il sent la nécessité d'un masque religieux, quand bien même le visage ne le serait pas.

Chez nous, c'est tout le contraire, et ceux de nos gouvernants qui seraient religieux dans leur cœur s'empresseraient de prendre un masque de scepticisme pour édifier le peuple.

Eh bien ! le moment semble venu de changer de système. Les plus aveugles commencent à voir où nous allons avec l'esprit ancien. Vingt ans d'athéisme officiel font plus pour la décadence d'une nation que vingt batailles perdues. Rentrons dans nos cathédrales. N'ayons plus honte de nous y montrer. Leur atmosphère sera douce aux désabusés que nous sommes.

—Le fait est que l'école laïque finira par dégoûter les moins difficiles et il ne restera plus bientôt à chanter ses louanges que les sectaires confits dans toutes les hypocrisies maçonniques. Tous les hommes intelligents comprennent qu'elle a été pour la France une cause de déchéance morale. Tout dernièrement, Loti écrivait dans le *Journal de Paris*, un sale journal soit dit en passant, un article sur la musique espagnole dans lequel il comparait les scènes de café-concert espagnoles aux françaises et, après avoir constaté l'infériorité morale de celles-ci, ajoutait avec une ironie sanglante, que pour en arriver au point où en est aujourd'hui la France il faudrait que l'Espagne tâtât un peu de l'école neutre.

Il s'agit ici de l'école primaire. Malheureusement les lycées et collèges qui, grâce à la présence de l'aumônier, conservent encore un certain air de religion, ne valent pas grand chose non plus si nous en croyons Maurice Talmeyr, qui dit dans le *Gaulois* :

Il y souffle un certain esprit, non pas d'immoralité, si vous le voulez, mais d'amoralité, si le mot vous choque moins, et l'instinct des parents, si je ne me trompe, doit un peu flairer cet esprit-là.

Ils peuvent avoir les idées les plus larges, être fort tolérants, fort sceptiques, fort légers même, aimer à rire aux livres les plus salés, et admettre, à l'occasion, les existences les plus libres, ils n'en préfèrent pas moins mettre dans la tête de leur fils autre chose que des transcendances ironiques faites pour des cervelles de quarante ans, et donner à leur fille d'autres sujets de curiosité que la vie galante du bonhomme de Château-Thierry, ou la vie d'amour de la bonne dame de Nohant.

—Il y a deux ou trois ans, Georges Thiébaud prouva dans une conférence retentissante et prophétique que les protestants occupaient dans les diverses administrations françaises une place absolument hors de proportion avec leur nombre et indiqua les dangers que cette invasion d'un nouveau genre faisait courir à la France. Il montra les protestants entraînés par leurs affinités religieuses vers toutes les entreprises anti-françaises. La scandaleuse affaire Dreyfus où l'on voit les Protestants français faire cause commune avec les Juifs et les Francs-maçons et s'accoupler à "cette bande stipendiée par l'étranger," comme dit le ministre

franc-maçon Viger, n'a que trop prouvé le bien fondé des patriotiques alarmes de M. Thiébaud.

Celui-ci avait spécialement dénoncé l'infiltration protestante dans les services supérieurs de l'instruction publique. Il avait montré l'enseignement à tous les degrés placé sous le contrôle de fonctionnaires huguenots. Cette infiltration malheureusement, se continue.

La *Croix* nous montrait récemment l'Ecole des Chartes, cette école "qui a le dépôt sacré de l'histoire tout imprégnée de catholicisme de la France," devenue fief protestant et des professeurs catholiques illustrés comme Léon Gautier, ce grand savant qui fut un chrétien si pieux et si dévoué, comme Siméon Lucès et M. de Mas-Latries, remplacés par des professeurs protestants. "Notre Ecole des Chartes, disait notre confrère parisien, est donc livrée aux protestants, et on dit publiquement qu'on ne peut y entrer qu'en reniant la foi de ses pères," et il terminait son article par cette triste constatation : "La France est évidemment conquise par une coalition protestante victorieuse."

On dit qu'un ouvrage qui fera certainement du bruit s'il est écrit avec talent, est actuellement en préparation et sera publié sous le titre de *France protestante*. C'est un pendant nécessaire au livre de Drumont sur la *France juive*, ce livre qui fut si violemment attaqué et dont les plus audacieuses affirmations ont été prouvées et au-delà par les faits.

—Les statistiques de l'année 1897 établissent que la communauté des Frères des Ecoles chrétiennes possédaient alors 1475 maisons répandues sur toute la surface du globe. Les Frères étaient au nombre de 14.631 et les noviciats renfermaient plus de six milles aspirants. 324,875 élèves recevaient dans les écoles dirigées par les Frères l'instruction et l'éducation.

Ce sont des résultats qui font honneur aux disciples du bienheureux de la Salle.

—La Basilique du Sacré-Cœur à Montmartre est bien véritablement, ainsi que l'indiquent son nom et ses origines, une église nationale. Dix millions de souscripteurs ont fait leur la déclaration inscrite au fronton de ce grandiose édifice : *Sacratissimo cordi Jesus Gallia pœnitens et devota*, et plus de trois millions de catholiques ont signé leur consécration au Sacré-Cœur et l'ont envoyée à Montmartre.

Ajoutons, puisque nous avons commencé à donner des chiffres, que l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, ligue universelle de prières dont le siège principal est en cette église, compte ses

membres par millions, qu'elle a été approuvée par cent cinquante-huit évêques et que six mille quatre cent vingt-huit églises y sont affiliées.

La basilique de Montmartre est en outre, un centre très important de dévotion eucharistique. Le Saint-Sacrement y est adoré de jour et des nuit. La moyenne mensuelle des adorateurs nocturnes est de 1500 et, pendant le mois de juin dernier, 20,000 ont passé la nuit devant l'autel. La garde du Saint-Sacrement pendant le jour est assurée par les Dames chrétiennes inscrites au nombre de trois mille cinq cents sur les listes de l'adoration diurne.

Ce n'est pas tout. Montmartre est encore un centre d'œuvres sociales. On y a établi un vestiaire, une pharmacie, un bureau de placement, etc. Des consultations médicales et juridiques y sont gratuitement données et depuis trois ans, plus d'un million de livres de pain ont été distribuées aux miséreux en cet endroit béni.

Dernier détail : depuis plus de vingt ans cinq cents ouvriers sont employés à la construction de la Basilique.

BELGIQUE.—Epilogue du septième congrès annuel de la *Ligue démocratique belge*. Le cardinal Rampolla vient d'adresser au président de cette association la lettre que voici :

Très honoré Monsieur,

Je n'ai pas tardé à porter à la connaissance du Saint-Père la belle résolution, proposée et approuvée par la *Ligue démocratique* dans son Congrès de Liège, et que votre seigneurie m'a communiquée par sa lettre du 18 courant.

Sa Sainteté se réjouit des sentiments de pleine adhésion à sa parole, exprimés dans la résolution susdite, et à l'auteur de la résolution, comme à tous ceux qui l'ont votée. Elle a donné la bénédiction apostolique.

Heureux de vous en faire part, je vous exprime mes sentiments de sincère considération.

M. Cardinal RAMPOLLA.

Rome, 21 septembre 1898.

ANGLETERRE.—Si nous en croyons l'un de nos échanges de langue anglaise, la question ritualiste déjà menacée d'être lancée par Sir W. Vernon Harcourt dans l'arène parlementaire, sera bientôt discutée devant le comité judiciaire du Conseil Privé qui devra décider si l'usage de tel ou tel vêtement sacerdotal est ou non légal.

En attendant, Ritualistes et Anti-Ritualistes réunis à Bradford, à l'occasion du congrès annuel de l'église anglicane, se prodiguent des baisers Lamourette et tout semble devoir aller pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Kensit, le Pierre l'Ermite de la croisade évangélique, a été hué avec une unanimité édifiante par les membres du congrès.

Nous ne pouvons nous empêcher de penser que cette réconciliation ne sera que momentanée et que, comme au temps de la Révolution, les baisers d'aujourd'hui seront demain remplacés par des taloches.

— Nous croyons utile de relever un fait qui date de quelque temps déjà, mais qui n'en est pas moins très instructif. Il s'agit de la présidence par la princesse de Galles d'un bazar donné au profit d'un orphelinat catholique. Jamais pareil fait ne s'était produit depuis le renversement de la dynastie des Stuarts.

L'acte de la princesse de Galles a causé une immense sensation dans les cercles ultra-protestants. Par contre, il a fort réjoui les catholiques.

IRLANDE.— Dans les derniers examens (*Intermediate Examination*), les écoles catholiques d'Irlande ont obtenu les plus grands succès et les journaux du pays leur font des compliments très mérités.

CHINE.— Mgr. Césaire Schang, de l'Ordre de saint François, vicaire apostolique du Chantong oriental, écrit de Paris aux *Missions catholiques*, de Lyon, une lettre des plus intéressantes relative au district que lui et ses confrères ont mission d'évangéliser. Nous en extrayons les détails suivants :

Le vicariat du Changtong oriental est la plus jeune mission de la Chine ; elle date de 1894, et est confiée aux Franciscains de France.

Par sa situation et par ses immenses côtes maritimes, ce vicariat est un des plus intéressants dans l'Extrême-Orient.

Aussi depuis la fin de l'an dernier, est-il le théâtre d'événements nouveaux et extraordinaires dans l'histoire de l'Empire du Milieu, et dont les journaux ne cessent de parler. En effet, ce vicariat renferme le port militaire de Wei-Kai-Wei, occupé par les Anglais depuis le mois de mai de cette année. Il comprenait aussi le port de Kiaotcheou, occupé par les Allemands. Il est vrai que, sur la demande du gouvernement allemand, cette partie du vicariat a été détachée et donnée à des missionnaires de leur nation ; nous avons reçu en compensation tout le littoral nord de la province du Changton.

C'est à C. t., je dois faire connaître à vos lecteurs le triste sort sous le rapport spirituel, de cette vaste contrée.

Ce pays n'a jamais été évangélisé. Les missionnaires Français venus dans le Changtong vers la moitié du XVIIe siècle, malgré leur zèle et leurs succès, n'ont jamais poussé jusque-là, de sorte qu'il y a dans la partie orientale de la province, des millions d'habitants entièrement plongés dans le culte des idoles. Cependant, c'est une population d'un caractère très paisible, qui accepterait facilement la foi. Le peuple est pauvre quoique très laborieux, car à cause de la grande population, les familles ne possèdent ordinairement que quelques arpents, dont le produit doit nourrir tout le monde. Le moment de la miséricorde divine ne semble-t-il pas être venu pour ce malheureux pays ?

J'ai pu recruter quelques ouvriers apostoliques et nous sommes sur le point de nous embarquer. Dans un mois d'ici, nous longerons ces côtes du promontoire, et nous annoncerons aux anges gardiens que bientôt quelques-uns d'entre nous iront y porter l'Évangile du Salut.

17 octobre 1898.